

l'auguste ministère de l'apostolat épiscopal, il obéit, et, fortifié de la sainte onction, il prit possession de sa cathédrale, et avec elle, de la charge qu'il avait tant redoutée.

C'était le 16 juillet. Le peuple catholique attendait son pasteur avec une sainte impatience, et le schisme tremblait de la même attente. Les catholiques comprenaient tout ce qu'ils avaient à espérer, les schismatiques tout ce qu'ils avaient à redouter du courage et des lumières d'un prélat dont le noble caractère et la profonde science sont vénéralés de toute l'Allemagne. L'instinct populaire avait compris la nécessité de lui donner, dès son arrivée, un gage de son respect et de son amour, et de soulager ses pieuses inquiétudes, en lui prouvant que la foi catholique n'était pas morte en Silésie. Quelques semaines auparavant, la foire aux laines ayant appelé à Breslau la majeure partie de la noblesse territoriale de la province, ces braves gentilshommes s'entendirent avec la bourgeoisie catholique sur l'accueil qu'il convenait de faire à leur nouvel évêque. Les dispositions furent arrêtées d'un commun accord, et les plus ardents désirs allaient au-devant de la solennité préparée pour son entrée dans sa ville épiscopale. Mais le schisme et l'hérésie ne négligeaient aucun moyen de mettre obstacle à la grande démonstration catholique dont le prélat devait être l'objet. L'on avait insinué au public : "Qu'elle déplairait également au roi et à son ministère ; que dans une première entrevue, le roi et l'évêque n'avaient pu s'entendre ; qu'une vive répulsion s'était même manifestée entre les deux augustes personnages, et que Mgr. de Diepenbroek avait fini par déclarer que, dans cette situation des choses, il ne pouvait se résoudre à prendre possession de son siège." L'on venait d'apprendre, en même temps, qu'un fonctionnaire très-marquant de Breslau, qui, en toutes choses, prête son appui aux Rouglens, avait écrit au ministère de Berlin, pour le supplier d'engager Mgr. de Diepenbroek à se refuser, *motu proprio*, aux empresses de ses ouailles, ne pouvant, dit-il, en cas contraire, répondre de la tranquillité publique. Plus sage et mieux informé sans doute, le ministère répondit : "Que si ce rapport était conforme à la vérité, il avait lieu d'être surpris qu'il lui eût été adressé si tard ; que le roi avait meilleure opinion de sa ville de Breslau, et qu'en tout cas, il s'y trouvait une garnison suffisante pour maintenir l'ordre public."

Pendant que durait l'échange de ces correspondances, deux des plus honorables commerçants de Breslau, MM. Tochirner et Karub, s'étaient réunis au prince de Hatzfeld et au comité de la noblesse, afin de tout préparer pour la solennelle réception du prince-évêque. Le conseiller intime le Belley, l'un des riches propriétaires territoriaux de Silésie, s'était adjoint au prince de Hatzfeld. Les rumeurs dont nous avons parlé ayant acquis quelque consistance dans la ville, les deux négociants dont nous venons de citer les noms, se rendirent en grande hâte à Berlin, où Mgr. de Diepenbroek se trouvait encore, pour s'éclairer près de lui sur la réalité de tous ces bruits, et pour le conjurer, au nom de toute la Silésie, de ne point se soumettre aux empresses de son peuple ; et ravis de la réponse aussi pleine de dignité que de bonté qu'ils en avaient reçue, ils revinrent porter à Breslau la bonne nouvelle dont ils se trouvaient chargés. A l'instant même elle se répandit dans la ville, et parcourant les campagnes, elle fit accourir la noblesse catholique, le clergé et la population voisine. Près de quatre cents membres du clergé rural vinrent s'adjoindre au clergé de la ville. Et tandis que réunis dans l'église de Saint-Vincent, le clergé de la ville et des campagnes, l'un après et de l'autre, Mgr. de Latassek, suffragant du diocèse, à la tête du grand chapitre, attendaient leur pasteur sous le portique richement décoré de sa cathédrale, le prince de Hatzfeld et M. de Bolly allaient au-devant de lui jusqu'à Lissa, premier relais de poste sur la route de Berlin, où les avaient précédés un détachement de carabiniers urbains en riches et nouveaux uniformes et quarante jeunes personnes d'élite, toutes en blanc, qui juchaient de fleurs la voie du nouveau pontife. La noblesse et la bourgeoisie de Breslau, en habits de cérémonie, portant au bras les couleurs épiscopales (rouge et blanc), fraternellement mêlées sans distinction de rang, formant un cortège de cent quarante-cinq carrosses, s'étaient rendues jusqu'à moitié chemin de Lissa, où le cortège s'arrêta pour attendre le prince-évêque.

A son arrivée, le prélat se vit immédiatement environné et respectueusement salué par le nombreux cortège qui s'était porté à sa rencontre. Le professeur Hutzen, qui avait été chargé de cet honneur par la nombreuse assemblée, prononça une courte harangue dans laquelle, lui rendant hommage au nom de la province, lui portant en offrandes les prémices de l'amour et de la confiance de son troupeau, il lui demandait la permission de le suivre au temple du Seigneur pour l'y remercier du précieux don d'un si digne pasteur. Voici le texte de la réponse du prélat : "Je vous rends grâce, Messieurs, de votre si cordial accueil. C'est avec bien de la difficulté que je suis venu à vous, non que j'éprouvasse de l'aversion pour un pays où il se trouve encore tant de choses nobles et bonnes, mais à cause des rudes et difficiles devoirs que j'allais y trouver à remplir, et auxquels mes forces ne me paraissaient pas proportionnées. J'ai résisté, je vous l'avoue, Messieurs ; j'ai même poussé ma résistance jusqu'aux extrêmes limites que comporte l'obéissance envers le souverain Pontife, contre de notre foi. Mais on commande notre chef à tout, là il ne reste plus qu'à obéir ; et par soumission, je m'efforcerai de remplir, suivant l'étendue de mes forces, mes pénibles devoirs. Les affectueux sentiments dont j'ai partout recueilli l'expression, ceux que vous-même m'exprimez en ce moment, m'inspirent autant de courage que de reconnaissance. Je vous remercie principalement de ce que, dans cet accueil, tout est exempt de défiances qui lui seraient étrangères. Marchons toujours, sans se laisser détourner par aucune autre fin, dans les voies de la

modération et de la charité, et nous parviendrons à notre but ; car il n'est dans notre foi rien dont nous puissions rougir. Tenons ferme à cette foi, tenons-y sans nous départir en rien de son caractère de paix et d'amour, et nous acquerrons ici-bas et là-haut la suprême félicité." En terminant, le prélat les mains au ciel, s'écria : *Dieu soit Jésus-Christ ! Et d'une voix unanime toutes les bouches répondirent : Pour toute Péternité ! Amen (1).*

Le cortège avait franchi les portes de la cité ; arrivé sur la place des Chevaliers, il s'arrêta, et tout le monde sortit de ses voitures. Rangés par quatre, le clergé, la noblesse, la bourgeoisie, les artisans, les ouvriers même et les domestiques, tous en habits de fête, s'avançaient vers le Dôme. Les élèves en théologie, auxquels le curateur de l'Université avait refusé la bannière de la Faculté, en avaient, en hâte, fait peindre deux plus petites, portées à leur tête. L'aspect du nouvel évêque parut à tous les spectateurs tellement imposant, que pas un chapeau ne demeura sur une tête. Le pont de l'Ordre n'étant pas encore rétabli, la procession fut obligée de faire un long détour qui favorisa son magnifique développement. A l'entrée de sa cathédrale, l'évêque fut harangué par son suffragant à la tête de son chapitre ; et il en franchit enfin le seuil au bruit solennel des cloches de toutes les églises catholiques de la ville. Le chœur chantait cette fois le psaume *Jubilate Deo omnibus terra*, tandis que prosterné au pied de l'autel, le pasteur demandait à Dieu la grâce de pouvoir conduire son peuple aux verts pâturages du salut, et que, dans la même humble attitude, le peuple rendait grâce à Dieu de lui avoir donné un si digne pasteur. Après avoir étonné sur ce peuple fidèle sa main épiscopale pour le bénir, Mgr. de Diepenbroek fut conduit à sa résidence, où la jeunesse de l'Université catholique le salua d'une dernière cantate. Cette grande et belle solennité se termina, suivant le compte qu'en ont rendu les journaux d'Allemagne, sans le moindre incident qui eût pu troubler la tranquillité publique.

Jamais, avant cette époque, aucun évêque de Breslau n'avait célébré une telle entrée à ce point triomphant dans sa résidence. Cette réception extraordinaire avait été préparée par la corporation catholique, sans aucune participation de la part de l'évêque. C'est que le bon sens catholique se rendait compte de l'importance d'une déclaration solennelle de sa foi et de sa fidélité à l'Église, au lieu même où le schisme anti-romain avait planté le premier étendard de sa révolte. Si les Rouglens s'étaient constitués en communauté sous le nom de leur chef, où s'ils s'étaient simplement déclarés protestants, cette défection qui, au fond, n'embrassait que quelques prêtres égarés et un certain nombre de prétendus catholiques, qui depuis longtemps avaient renoncé au culte public de leur église et à la pratique de ses commandements, aurait passé presque inaperçue ; elle n'eût pu guère offrir d'occasion propice à une manifestation aussi grandiose et aussi saisissante du zèle des catholiques pour la pureté et pour l'honneur de leur Église. Mais le sectaire de Laurahütte, tout en restant dans son scandaleux concile de Leipsick, les principes fondamentaux de la foi catholique, affiche encore l'inconcevable prétention, et fait à l'Église la sensible injure de se dire *catholique*, et le protestantisme allemand, embourbant les trompettes de Jéricho, croyait, à leurs bruyants éclats, voir tomber à ses pieds les murailles et les tours de la sainte cité. Son immense cri de jubilation, prolongé pendant des mois, parcourut l'Allemagne : "Le catholicisme avait perdu le prestige d'unité qui seule le distinguait de toutes les autres chrétiennes ; un sacerdoce indépendant et libre des chaînes romaines, surgissait de toutes parts ; une inextricable confusion d'opinions religieuses, sans rien sacrifier de leur indépendance, s'unissait en une protestation commune ; et tout cela demeurait catholique, en dépit de l'arrêt d'impulsion injurié contre ces dissidents d'espère nouvelle. Se engageant à la clôture du bureau, cette multitude d'apostats allait le dépeupler, enlevant en masse ou une à une le plus grand nombre des brebis, et l'Église romaine délaissée ne trouverait plus où poser son pied en Germanie." C'est contre ce manifeste des vœux et de l'esprit hétérodoxe que protestait la Silésie catholique tout entière ; elle manifestait de la manière la plus éclatante son inviolable attachement à la foi de ses pères dans la vénération qu'elle témoignait pour le pasteur que lui avait donné le prince des apôtres, sans la volonté duquel Mgr. de Diepenbroek ne fût point monté sur l'antique siège de Breslau ; en sorte que cette vénération anticipée est en même temps un éclatant hommage rendu à la chaire apostolique, en face de cette chaire de postérité créée et ridiculement occupée par un renégat sans foi. C'est sous ce rapport principalement que l'entrée de Mgr. de Diepenbroek dans sa ville épiscopale mérite d'être consignée aux annales de l'histoire ecclésiastique de nos jours.

Peu de jours après cette solennelle entrée, Mgr. de Diepenbroek publia sa première lettre pastorale, adressée au clergé et à tous les fidèles de son nouveau diocèse. Il y rappelle d'abord combien peu l'administration d'un aussi vaste diocèse, parait les troubles si déplorables qui l'agitent, répondait à ses inclinations personnelles, et bien moins encore à sa confiance en sa capacité. "Le vœu et les encouragements du Saint-Père, dit le prélat, qui, par la bouche de son représentant, me fit adresser les paroles qu'autrefois un vénérable

(1) Cette exclamation populaire qui, dans l'Allemagne catholique, sert de salut entre les individus, sert ainsi de profession publique à la foi catholique. Nul protestant n'a osé en employer la formule ni même y répondre ; l'aurait-il de se déclarer catholique. Rien de plus remarquable que cette aversion pour le saint nom du Rédempteur, même chez les protestants appelés piétistes. Sous ce rapport, le cri du prélat était un appel à la foi catholique et à sa profession publique.